SUITE

DE LA

SATYRE de *BOILEAU*

SUR LA

VILLE de PARIS.

Par *FORBES.*

A EDIMBOURG:

De l'Imprimerie de R. FLEMING.

M.DCC.L.

AU LECTEUR.

L'on conviendra ſans-doute aiſément, que j'aurois pu me diſpenſer de dire, que je ne compte point d'avoir egalé Mr. Boileau ; mais auſſi m'avouera-t-on qu'il eſt beau d'oſer ; et que ſi en fait de modelle, l'eſprit paroit à n'en choiſir que les meilleurs, je ne me ſuis pas abuſé en voulant tâcher de copier ce grand Poëte.

D'ailleurs, comme j'ai vû Paris, mais avec d'autres yeux que n'a fait cet auteur, et que ne fait tout Papiſte, j'ai cru que cette Ebauche pouvoit entrer à la ſuite de ſa Satyre.

SATYRE.

QUE veut dire ceci ? quelle ville eſt la nôtre ?
On ſouffre le martyre, tant d'un côté que d'autre.
Moi je hai les Papiſtes et leur religion,
Et ſi tranquillement je garde la maiſon,
Ici le voiſinage, pour mes pechez, je penſe,
D'un bout du jour à l'autre ne m'offre que ſouffrance.
Là trente gros valets de cet empoiſonneur,
La lardoire à la main, et placez comme en choeur,
Vous entonnent les vêpres, ou chantent la grand' meſſe,
Ou le Deprofondis, au fort de leur ivreſſe !
Après le voiſinage raſſemblant ſes enfans
De leurs ſots badinages arrete les paſſans !
Inſpirez de leurs prêtres qu'ils veulent contrefaire,
Ils elevent la voix, et portent une biere ;
Vous voyez l'ordonnance d'une proceſſion,
Et diriez qu'on enterre ſans nulle fiction !
L'un va comme curé, l'autre tient la ſonnette,
Ici c'eſt un prelat avec la mitre en tête,
Là c'eſt le porte-croix, la ſienne d'un baton,
En queue c'eſt une foule qui les ſuit au talon !

Tandis

Tandis que les vieux fous et plus les vieilles folles,
Louent le zele naiſſant de tous ces jeunes drôles,
Au fond de mon logis je me renferme en vain,
A tout moment ce bruit m'afflige et s'entretient!
Si je veux hors des portes me chercher un azile,
Pour les maux que je fuis j'en rencontrerai mille!
J'avoue qu'au Luxembourg, ou bien aux Tuileries,
On y trouve un refuge contre ces ſingeries.
Mais pour pouvoir s'y rendre il faut faire du chemin,
Et c'eſt aux ruës ſur tout qu'on ſouffre du deſtin.
Tantôt c'eſt les images qui declarent la guerre,
Aux quelles il faut toujours s'incliner juſqu'à terre.
Si nombreuſes partout qu'il ſeroit bon beſoin
D'aller le chapeau bas, ou de n'en avoir point.
Encore un pas ou deux voilà ſous cette arcade,
Un mort dans ſon cercueil en funêbre parade;
Le benitier, le baume, et voilà l'eſcabeau,
Il faut donc la priere, et cette benite eau!
Mais pour comble d'ennui, pour ſurcroit de colere,
A quelques ruës de là quoique je puiſſe faire,
Des prêtres et du peuple je me vois inveſti!
C'eſt le Bon-Dieu qui paſſe auſſi-tôt chacun dit.
Faſſe ſale ou qu'il pleuve, ſi les portes ſont pleines,
Il ſe faut tout croter, les excuſes ſont vaines!

En caroſſe à cheval, de toutes les façons,
Soit pauvre, duc, ou prince des plus hautes maiſons,
Alors il faut flechir aux idoles qu'on abhorre,
Sous l'indigne pretexte que c'eſt Dieu qu'on adore!
Là ſi quelqu'un reſiſte, ou ſi vous oſez fuir,
Les prêtres et le peuple, ardents à vous punir,
Vous ecraſent ſur l'heure, et vous fendent la tête,
Comme on feroit d'un ours ou quelque vile bête;
Avec un *Chien va-t-en au diable qui t'attend,*
C'eſt pour un Huguenot le juſte chatiment!
Même au lieux de plaiſance un martyre talonne,
Les Cardinaux y ſont, et toute la Sorbonne!
Ces ſupots de Satan dont j'ai toujours horreur,
Qui tous les grands maſſacres me ramenent au coeur!
Enfin laſſé de tout, et gonflé de colere,
Je quitte les jardins pour ma retraite faire.
Je marche innocemment et je ſuis mon chemin,
Eſperant d'obtenir un plus heureux deſtin.
Lors qu'une troupe de gens qui ne ſavent que faire,
Poliſſon, decroteur, ramoneur, bouquetiere;
Me font mille grimaces et m'aviſent en paſſant,
Nigue-nogue les pois boulent, et ſon biſhe, diſant.
Bon-Dieu! dis-je en moi-même ſont ce là les manieres,
Des peuples ſi vantez aux villes etrangeres!

J'eprouve

J'eprouve ici partout qu'autant qu'un grand ſeigneur,
A de la politeſſe, d'honnêteté, d'honneur,
Autant le peuple eſt vil, mal-apris, mepriſable:
Mais je m'eloigne vîte en les donnant au Diable.
Cette chagrine humeur paſſe pour un moment,
Car à quelques detours frappé d'etonnement,
Mes yeux ſont attirez par ces belles voitures,
Ces ſuperbes caroſſes tous chargez de dorures!
Ou ces belles Françoiſes, ces aimables beautés,
Paroiſſent des ſoleils et de tous les cotés.
De ces divines dames la beauté, la parure,
Fait briller à l'envie l'art avec la nature;
Elles offrent mille objets qui raviſſent les yeux,
Et tout ce que le monde a de plus precieux,
Paroiſſent effacer ces déeſſes vantées,
Que les anciens poëtes ont ſi ſouvent chantées,
Qui poſſedoient jadis les cultes des mortels,
Et que l'on honoroit d'encens et des autels!
Mais les caroſſes preſſent et cette ruë les gêne,
On n'oſe regarder qu'un moment avec peine.
La mort ſuivroit de près le dangereux plaiſir,
De vouloir contempler ces objets à loiſir!
Lors comme ſi de l'êtoile la maligne influence,
Pour de ſiniſtres cauſes m'avoit donné naiſſance!

Mon

Mon paſſage eſt fermé par un peuple mutin,
Qui ſe livre aux fureurs de Bacchus et du vin!
Je n'entends que les cris d'une foule barbare,
L'un crie à l'aide! à moi! les autres crient gare!
Mille pierres volantes! mille batons levez!
Et les pieds et les poings y ſont partout melez!
Mais ils changeront tous ſi peu que l'on y tarde,
Et l'on crie auſſi-tôt aux archers! à la garde!
C'eſt à lors qu'il faut voir comme les choſes vont,
Le pele-mele qui ſe voit, et que ces ruſtres font!
Cette bande d'archers au nombre de ſoixante,
Si l'on n'ecoule vîte d'abord qu'elle ſe preſente,
Sans crier gare aux gens ils abattent par-tout;
Ils chargent dans le dos, dans la tête, dans le cou;
Armez de hallebardes, parmi cette canaille,
Ils donnent avec fureur et d'eſtoc et de taille.
C'eſt à lors que les cris des bleſſez, des mourants,
Font fuir pour leur ſalut la foule et les paſſants!
Et c'eſt de la façon que les tirans de France,
Commettent mille crimes pour regler une offenſe!
Pour moi je gagne au pied, et dans peu je me voi,
Par la bonté du ciel, en ſureté chez moi!
Là je ſonge d'abord ce que c'eſt que la vie,
Et de quels accidents une perſonne eſt ſuivie!

Le nombre de malheurs qu'on trouve en chaque lieu !
Et qu'il n'eſt ſureté que ce qui vient de Dieu !
Mais enfin au moment qu'à peine je reſpire,
J'entends battre des mains, et des êclats de rire !
Au milieu de leur joie, las, mes voiſins d'en haut,
Joignent à la ſymphonie des dances de plein ſaut !
On entend de la bas la bruïante trompette,
A la quelle mes valets reſpondent à pleine tête !
O ciel ! eſt-il poſſible que dans ce beau climât,
L'on ne trouve que ſot ! impertinent ! ou fat !
Dans les autres païs on eſt ſerieux et ſage !
Mais ici dans la France on a des joïes de rage !
L'un a ce flus de langue à rendre un homme ſourd !
L'autre a la gueule ouverte à chanter tout le jour !
Et l'on trouve par-tout ſi non des batteries,
Vacarmes ! tintamarres ! et tant de momeries !
Qu'on peut dire en un mot Paris être un beau lieu,
Mais avec tout cela qu'il eſt maudit de Dieu !
Et que de la campagne les charmantes retraites,
Paſſent infiniment ſes Bacchanales fêtes !
Quoi qu'en voulant tout dire, ſi l'on parle ſans fard,
Et ſi l'on enviſage les choſes d'autre part,
L'on trouve à la campagne auſſi bien qu'à la ville,
Divers objets ſans nombre à rechauffer la bile !

Un ami de la vierge plus que de ſon ſauveur,
Vient me ſerrer la main d'une Papiſte ardeur :
Le compliment fini, ſon grand zele le preſſe,
Venez-vous me dit-il Monſieur de la grand' meſſe?
Avez-vous fait la Pâque en Paroiſſe aujourd'hui?
A quoi je dois repondre ſans me defaire de lui.
Quatre fois dans un an on eſſuie du vicaire,
Ou bien de ſon curé la viſite ordinaire!
Si-tôt qu'il ſe preſente avec des yeux hagards,
Il furete, examine et cherche de toutes parts.
Il voit ſi la maiſon eſt pleine des images,
Si non ce ſont les marques de fort mauvais preſages!
Sur-tout le traitre a l'oeil et l'eſprit bien au guet,
Si le ſaint crucifix ſe trouve à mon chevet!
Après il faut entendre d'une ame bien reduite,
Ses ſottes remontrances qui n'ont ni ſens ni ſuite;
Si de moi ſi des miens il partoit en colere,
Me voilà ſur les bras une mechante affaire!
Je pourrai bien m'attendre aux lettres de CACHET!
Et de la part du Roi l'on me dira tout net,
Qu'on vient pour enlever et mes fils et mes filles!
Car c'eſt de la façon qu'on traite les familles.
Alors ſi de ma bouche la moindre plainte part,
Je ſuis à la Baſtille, tout de la même part!

Ou

Ou bien je dois aller à la Conciergerie !
Dont à peine jamais perſonne ſort en vie.
Enfin dans nos maiſons de princes ou ſeigneurs,
Par-deſſus tout le reſte, on a d'autres malheurs.
Cette peſte de prêtres ! cette maudite engeance !
A ſoin de s'etablir une ſorte de reſidence ;
Chartreux et Recolets, freres Jaques et freres Jeans,
Ils inſtruiſent nos femmes, careſſent nos enfans ;
Ils diſent mes beaux anges, et mes belles mignones ;
Et donnent des bons-bons aux charmantes pouponnes,
Avec des yeux qui brillent : mais direz-vous de quoi ?
D'une ſainteté celeſte ? ha ! ha ! nenni, ma foi.
L'on voit un embonpoint luire ſur ces viſages,
Et de roſes et de lis les amples êtalages !
Le doux jus de la treille petille dans les feux,
Que ces gros rufiens leur repandent à pleins yeux !
Ils ont la diſcipline, je le ſais, et la haire ;
Ils diſent les offices, et degoiſent en chaire !
Ils ont des penitences ; oui, c'eſt un point tout clair ;
Et tout pour macerer leur indomptable chair !
Mais croit-on que ces gens, aux ouates aux hermines,
S'embarraſſent la tête de faire ces regimes !
Ces ladres ſavent mieux et le fin et le fort,
Et les pauvres maris en reçoivent le tort !

Ils trouvent en Rabelais que c'eſt une maxime!
Le Pape qui peut tout les en lave du crime!
Ils ſont tous de leur drôle, et prêtres, et Cardinaux;
Et dès que l'on a femme on les a pour rivaux.
Ces ſcelerats de ſaints, pleins de ſubtiles trames,
S'occupent à nous ſeduire, et nos filles et nos femmes!
Ah, ſi par le ſecours d'un occulte pouvoir,
L'on pouvoit des enfans les vrais peres ſavoir!
Qu'il s'en trouveroit peu dans toutes les naiſſances,
Qui ne ſeroient venus de ces chiennes d'engeances!
C'eſt ſans-doute la cauſe que tant de chaque rang,
Se devouent à l'egliſe, dont-ils tirent le ſang!
Morbleu! ce me ſont-là de mortelles bleſſures,
Et cependant je n'oſe en dire des injures!
Car le comble des maux qu'on a de chaque côté,
C'eſt que l'on voit jamais la ſainte Liberté!
Cette divine déeſſe! ſe trouvoit-elle en France,
Elle ſeroit garrotée, et miſe à la potence!
Nôtre partage, helas, c'eſt la ſoumiſſion!
Et pour la moindre choſe la mort ou la priſon;
Quelle douleur eſt la nôtre! merveille ſans ſeconde!
Qu'elle n'eſt que dans les Iles et preſqu'au bout du monde,

Qu'on

Qu'on cherche juſqu'aux Indes, de l'un à l'autre bord,
La chere Liberté vous ne trouvez encor!
Elle habite, l'on dit, dans la Grande Bretagne!
Ou regne ce bon Roi qu'on nomme GEORGE-MAGNE! *
Nous avons à Paris la Vierge et tous les Saints;
Mais c'eſt Londre qui donne les veritables biens!

*J'eſpere que les critiques me paſſeront ce terme de GEORGE-MAGNE, d'autant que Charlemagne, ſur lequel je l'ai formé, n'eſt pas plus François, et que j'ai une auſſi haute idée du Roi George qu'on en pouvoit avoir de ce Roi Charles.

BRITISH MUSEUM 8 OC74

FIN.